



*De la même auteure :*

*Fulgurance, 1992*

*A grands coups de chiffon, 1995*

*Les orages d'automne se fichent pas mal des paratonnerres, paru en  
2016 sous Josyka Nevart*

*Le secret des Fées, 2017*

*Fulgurances, suivi de A grands coups de chiffon, 2ème édition, 2021*

*Le temps arrange les choses à sa  
manière.*

*Inutile de vouloir le contrer, il ira  
jusqu'au bout...*

copyright 2021  
tous droits réservés  
josykanevart@gmail.com  
Dépôt légal : juin 2023

Anne Joséphine Nevart

Les orages d'automne se  
fichent pas mal des  
paratonnerres !

*Deuxième édition*

## *Prologue*

De la pratique de l'équitation elle gardait un maintien droit, le haut du corps légèrement en arrière, les épaules tombantes, la tête haute et le regard large, ce qui faisait dire à d'aucuns qu'elle avait un air hautain. De l'habitude de garder son calme en toutes circonstances, exercée dans l'art d'apaiser un cheval un peu vif, elle présentait une apparence toute de sérénité, une réserve naturelle, qui pour les uns relevait de la timidité, pour les autres, de la distance. Elle faisait preuve d'une grande maîtrise de soi, d'autant plus facilement qu'elle sortait d'une famille où l'on n'étalait pas ses sentiments, ni ses souffrances, bien au contraire. Elle a très tôt entendu les mots « tu es grande, à ton âge on ne pleure pas ». Comme s'il y avait un âge pour pleurer. Bref. Ses mains petites et souples semblaient fragiles, pourtant, quand elles vous serraient, une force insoupçonnée vous écrasait les doigts.

Elle jetait sur le monde un regard d'en haut, comme

si elle était à cheval, perchée à un mètre cinquante du sol, comme si ce n'était pas ses pieds à elle qui foulaient le sol, mais les sabots d'un cheval. Quand on l'approchait, il émanait d'elle quelque chose de sauvage, et aussi, cette assurance lointaine, comme venue d'ailleurs. Quelques fois on avait l'impression qu'elle avait chevauché Pégase, qu'elle avait parcouru des lunes et des cieux pour parvenir jusque-là, pour une halte, et si elle s'en était subitement repartie dans un grand fracas de sabots, on n'en aurait ressenti aucune surprise, on s'attendait à tout moment à la voir enfourcher une monture et s'envoler à travers la nuit au-dessus des étoiles.

Quand elle était « là », elle ressemblait à tout le monde. Rien ne la distinguait des autres, si ce n'était cette espèce de réserve dont elle ne se déparait jamais et qui l'isolait dans la foule la plus dense. Elle savait cependant sortir de sa bulle et se mettre au niveau des autres. Elle pouvait devenir comme les autres. Elle pouvait devenir niaise. Avec les médiocres, elle devenait médiocre. Aussi, avant d'absorber comme une éponge la bassesse de son entourage, elle relevait la tête, invoquait un prétexte et quittait les lieux. Ainsi, progressivement, elle avait réduit son entourage à quelques intimes qu'elle jugeait d'un niveau élevé, et certains la prétendaient snob. Elle ne se préoccupait pas de ce que l'on pensait d'elle. Elle avait appris la solitude, prix incontournable de la liberté, et savait que ce qui lui

appartenait en propre n'avait que peu de lien avec les autres, peut-être une relation ancienne et primitive, animale, qui perçait à travers les je t'aime qu'elle murmurait quelques fois à l'oreille d'un homme. Elle plongeait alors dans ce mensonge comme elle aurait plongé du haut d'une falaise dans les remous d'une mer tourmentée, elle répétait suavement des je t'aime parce qu'à cet instant-là cet homme était le seul à lui rappeler des souvenirs inconscients enfouis dans l'éternité d'une histoire, son histoire, dont il n'effleurait que la trame, et dont il sortirait, ni vainqueur, ni vaincu, comme une goutte d'eau qui glisserait sur un tissu sans en pénétrer la matière.



*La première semaine*

*le premier jour*

La voiture glissait sur la petite départementale qui perçait la forêt de part en part. Des ombres de lumière tremblaient sur l'asphalte.

Ecrasée par la masse sombre du ciel où se disloquaient des lambeaux d'ocre et de rouge, la maison se dressait, lourde de son siècle d'histoire, indifférente au soleil qui se retirait derrière la barrière des montagnes. Elle s'arrêta pour faire quelques pas dans la fraîcheur du soir. Accroupie dans l'herbe qui dégageait un parfum de terre sèche, tel un voyeur, elle épia l'antique demeure que les ténèbres allaient bientôt avaler.

Alors qu'elle se relevait pour retourner à la voiture, deux cavaliers surgirent sur le chemin sablonneux qui s'étirait en contrebas de la route.

Arrivés à sa hauteur ils passèrent au pas. Ils se saluèrent. Elle reconnut Alex Castel, l'écrivain aux mille polars qui s'était retiré de la vie publique, lassé

d'une trop grande médiatisation. Il n'écrivait plus guère et se faisait discret. On disait qu'il profitait de ses droits d'auteur, les mauvaises langues prétendaient que le livre qui paraissait tous les trois ans à présent n'était pas de sa plume. Peu importe, Marie avait lu tous ses romans et restait une fervente admiratrice.

Elle se demanda s'il était bien Alex Castel ou bien son sosie. Elle leur apprit qu'elle venait passer trois semaines de vacances dans une maison qu'elle louait dans le village qu'on voyait là-bas, et en profita pour leur demander s'il y avait un centre équestre dans les environs ou si leurs chevaux venaient d'une écurie de propriétaires privée. Le jeune homme qui accompagnait l'écrivain se présenta comme le responsable d'un centre équestre ouvert en début d'année à quelques kilomètres de là, derrière la forêt qui s'étendait sur leur gauche. Il l'invita à le visiter et si elle avait sa licence, il lui serait possible de monter en reprise, voire en balade. Elle nota les coordonnées du centre équestre, ainsi que leur nom, Florian et Alex. Ils reprirent leur chemin. Elle les regarda s'évanouir dans la faible lumière du soir avant de remonter en voiture.

Le ciel flambait au-dessus des montagnes, les ténèbres s'acharnaient sur les dernières lueurs roses et oranges entortillées comme des lianes qui s'effiloçaient à l'infini, un mince filet jaune redessinait le contour des sommets. Dans quelques minutes toutes les teintes se fondraient pour mourir

dans un gris laiteux sans consistance avant d'achever leur métamorphose ; l'obscurité implacable aplattirait toute forme en étalant sur le monde une lave opaque surgie d'un invisible cratère.

Ils l'avaient attendue pour dîner. Elle les avait avertis de son retard afin qu'ils prennent l'apéritif sans elle. Elle arriva au moment où Joëlle regardait sa montre, sans doute pour la énième fois depuis leur arrivée.

- ah, te voilà, fit-elle en voyant Marie, on t'attendait, il est neuf heures passées !
- il fallait pas, je me serais débrouillée
- tu as bien fait, j'ai eu le temps de prendre l'apéro tranquille , répliqua JP, son mari.

Marie contourna la table pour les embrasser, ainsi que leur fille Laurence, et son amie Magali. Les deux jeunes filles levèrent les yeux au ciel en haussant les épaules. Joëlle, perpétuellement angoissée à l'idée de ne pas être à l'heure, finissait par agacer tout le monde. Marie imagina qu'elle avait dû les inonder de « j'espère qu'elle sera là à huit heures, qu'on puisse manger ensemble » ou « c'est drôle, il est huit heures et demi, elle n'a même pas envoyé un sms pour dire quand elle arriverait » etc..

- installe-toi pendant qu'on met la table, suggéra J.P, je vais t'aider à porter tes valises
- je le ferai après dîner, je n'ai pas grand-chose à déballer, répondit Marie
- ça va faire tard, il vaudrait mieux le faire

avant de manger, tu crois pas ? renchérit Joëlle

- mais non, t'inquiète, on a tous faim, je vais t'aider à mettre la table, imposa Marie

Perturbée, Joëlle ne sut que répondre. D'un geste nerveux elle s'empara des bouteilles et des verres tandis que Marie ramassait les coupelles vides des « grignotis ». JP se leva pour chercher le vin et l'eau du dîner à la cave. On y accédait par trois marches sur le côté de la maison qui donnaient directement sur le cellier.

Marie et Joëlle entrèrent sans un mot. Marie s' y attendait, elle s'était juré de garder son calme, pourtant une boule se formait dans son ventre, comme tous les ans elle se demanda si elle avait bien fait de venir !

- qu'est-ce que t'as fait aujourd'hui ? demanda Joëlle
- je me suis occupée de Sam, il a fait très beau, j'en ai profité pour la doucher et faire un petit tour en forêt, je ne la verrai pas pendant trois semaines !
- tu savais pourtant qu'on t'attendait !
- je vous avais pourtant dit de ne pas m'attendre !

Face à la mine défaite de Joëlle, la colère de Marie se dissipa. Marie adorait Joëlle, à cet instant elle

souffrait pour elle, de la voir si soumise au métronome du temps. Le temps passe, passe, inexorablement, quoi qu'on fasse, quoi qu'on dise... Joëlle était loin de ces considérations, trop conformiste, engluée dans ses rituels, chaque imprévu brisait son équilibre. Chez elle, tout est minutieusement calculé, préparé, programmé. Sa vie a été jalonnée en long en large et en travers par les horaires, les dates, ces garde-fous qui réglaient son existence et sans lesquels elle n'aurait su ni où ni comment avancer. Coincée au quotidien par des rites de plus en plus exigeants où aucune place vide n'est tolérée, tout le contraire de Marie, dont la vie a été en dents de scie et s'est déroulée en dehors de tout tracé pré-établi.

Prise de pitié à l'égard de sa demi-soeur, elle lui dit :

- écoute, je crois que tu n'as pas besoin de moi, je vais monter mes affaires dans ma chambre
- oui, oui, s'empressa de répondre Joëlle avec un soupir de soulagement et un sourire de reconnaissance, tu seras tranquille, tu n'auras plus à y penser, on mange dans cinq minutes!

Il ne lui fallut pas plus de cinq minutes pour monter ses deux valises et disposer son gobelet et sa brosse à dents sur la tablette de la salle de bain.

Son fils lui aurait fait remarquer que Joëlle a une fois de plus gagné ! C'était vrai, en partie.

- Mais en partie seulement, car, après tout, qu'est-ce que ça me coûte de monter mes affaires avant ou après le dîner puisque de toute façon il faut le faire et que personne ne le fera à ma place ? Puisque ce n'est pas important pour moi, mais que c'est important pour elle, pourquoi lui refuser cette satisfaction ? Puisque je m'en fous, pourquoi aller à l'encontre de ce que souhaite l'autre ? Cela permet de radoucir l'ambiance, de faire circuler une onde positive ! J'ai décompressé la situation, mon ego n'en souffre pas, j'ai fait du bien à mon prochain ! Qu'y a-t-il à redire à ça ?

L'ombre de son fils s'estompa, son portable sonna. C'était lui, il lui reprocha de ne pas l'avoir appelée pour lui dire si elle était bien arrivée.

Peu avant minuit, tout le monde était couché.

Marie ne dormait que quelques heures par nuit. Au début, l'absence de sommeil l'avait angoissée. Peu à peu elle avait réussi à dominer son anxiété. Au lieu de rester à ruminer dans son lit, elle se levait, allumait la télé, quand il faisait doux elle faisait quelques pas dans le jardin, observait les étoiles, il lui arrivait de repasser son linge ou de ranger des papiers, de mettre son courrier à jour. Ces occupations la mettaient en accord avec elle-même, dans le silence de la nuit elle ne risquait pas d'être perturbée ou déconcentrée par d'éventuels coups de téléphone ou des visites. Elle finissait par se recoucher, satisfaite de la tâche accomplie. Elle avait découvert la méditation et s'y adonnait de plus en plus souvent. Si elle ne parvenait pas toujours à se rendormir, elle restait apaisée, sereine. Progressivement elle avait réussi à apprivoiser l'insomnie. Elle en souriait et rusait avec elle comme avec une personne. Elle se couchait le plus tard possible pour se lever aux aurores. Au bout de quelques semaines son corps lui restituait la fatigue accumulée et la plongeait dans un profond sommeil qui pouvait durer une nuit entière et la moitié d'une journée. C'était son temps de récupération. Elle se conformait à ses cycles, confiante en la nature, s'abandonnant à ses lois.

Elle s'allongea toute habillée sur le lit sans le défaire

et sombra dans une douce rêverie.

Un instant, le regard sombre de l'écrivain lui revint en mémoire. Elle se redressa instinctivement. Un regard qui s'enfonçait dans ses yeux. Elle ne décelait rien, pas même de la curiosité. Elle se secoua, se rallongea et referma les yeux. Plus rien, plus aucune vision. Pourtant, elle aurait pu le décrire. Mais rien, plus rien ne se produisit. L'effet de ce regard qui s'enfonçait dans ses profondeurs, comme pour la fouiller et y trouver un point d'appui, un endroit où s'accrocher et la soumettre de façon irrémédiable, définitive, lui enlevant toute force de réagir, anéantissant le moindre désir d'indépendance. Elle poussa un soupir, soulagée de se sentir libre et dégagée de toute étreinte, de toute contrainte.



### *Le troisième jour*

Généralement, elle était la première levée. Elle descendait à la cuisine préparer le petit-déjeuner qu'elle prenait dans le jardin silencieux. Un instant de grâce, entre Dieu et la terre, une osmose avec le monde débarrassé des cris et des agitations de la journée, un instant hors du temps, avec pour seul témoin un oiseau perché sur une branche, qui attendait qu'elle ait terminé de manger pour ramasser les miettes de pain abandonnées sur la table.

Ce matin elle était en rogne. Pour une fois qu'elle avait réussi à s'endormir, des bruits de voix l'ont réveillée sur les coups de trois heures. Elle n'avait pas saisi le sujet de la discussion, qu'elle avait tout d'abord prise pour une dispute. Elle comprit très vite qu'il s'agissait d'un débat, un débat très animé d'où s'échappaient quelques bribes frisant l'agressivité. C'était Laurence, la fille de Joëlle et JP, qui s'exprimait avec un brin de violence. Magali

renchérissait et confirmait. Les deux jeunes filles vivaient ensemble depuis quelques années, elles étaient pacsées et depuis le mariage pour tous avaient émis le souhait de se marier, ce qui ne faisait pas l'unanimité dans la famille. Joëlle et JP avaient accepté l'homosexualité de leur fille unique parce qu'ils ne pouvaient pas faire autrement, pour ne pas la perdre. Ils l'avaient éduquée comme une princesse, dans l'espoir qu'elle leur ramènerait un jour un prince. Ils avaient donc été vivement déçus par cette orientation, comme si elle l'avait fait exprès, comme certains enfants qui choisissent une voie plutôt qu'une autre afin de s'affirmer face à des parents dirigistes ! Tout le monde avait accepté Magali, certains avec plus de condescendance que de réelle sympathie, puisque les choses avaient évolué, qu'on devait afficher un esprit de tolérance pour prouver qu'on est moderne et faire fi des principes qui nous avaient animés toute la vie ! Mais, la tolérance ayant ses limites, le discours public étant encore d'actualité bien que la loi ait été votée, les deux camps, pour ou contre le mariage gay, s'en donnaient à cœur joie pour étayer des débats stériles certes, c'était le principe de tous les débats en circuit fermé où les prêcheurs ne prêchent qu'aux convaincus. Ils se regardaient en chien de faïence, attendant que l'un d'entre eux morde afin de pouvoir mordre en retour. C'était bien plus le besoin de se battre, d'affirmer son existence, qui les animait et l'occasion qu'offraient ces deux filles était trop belle pour la laisser passer !

Cette nuit les deux filles, avaient longuement délibéré pour savoir si elles allaient se marier en grande pompe et n'inviter que des personnes sincèrement amies. Leur discussion tournait autour du choix de leurs invités : il se trouvait que leurs véritables amis étaient presque tous homosexuels, les seuls hétéros de leur cercle social, avec qui elles avaient noué des relations privilégiées, c'étaient Lucas, un cousin, qui ne faisait rien, qui était contre le système mais vivait du RSA, et Jérôme, le fils de Marie, un solitaire surdoué au caractère particulier à qui il faudra envoyer une invitation spéciale !

Elle se levait de table, son bol à la main.. Les cavaliers de l'autre jour surgirent dans un nuage de poussière. La maison avait été construite à l'extrémité du village, en bordure de campagne, sans haie ni clôture, le jardin sauvage seulement délimité par un chemin de terre, desséché à cette époque de l'année. Ils la reconnurent, ils arrêtaient leurs chevaux qui plongèrent instinctivement vers le bas-côté et se mirent à brouter.

– C'est donc ici que vous louez ? fit Florian, chez mon ami Régis ?

A ce moment, le propriétaire, qui vivait dans la maison voisine, sortait. Il tenait un grand chien noir en laisse, un mélange de bouvier et de briard, une bête au poil hirsute et au regard coquin.